

truits. Mais comment, dans une série de paysages du midi, un peintre peut-il négliger si ouvertement le soleil et rechercher, d'une si âpre volonté, les heures grises.



De **Victor Hugo à Jean Cocteau**, dit froidement André Warnod organisant, à la Grande Maison de blanc, une exposition de dessins et d'aquarelles d'écrivains.

Sans doute la plupart de ces dessins, de ceux qui émanent d'écrivains vivants, prendront plus tard le grand intérêt documentaire qui s'attache à l'œuvre restreinte d'Hugo dessinateur et décorateur. La *Légende des siècles* a plus fait pour sa gloire que les *burgs*, et le plus grand intérêt de ces *burgs*, c'est qu'il en a massé les noirs en pensant aux Burgraves. L'intérêt des dessins de Baudelaire, c'est peut-être que, lorsqu'il se dessine, il nous donne une opinion de lui-même sur lui-même plastique, qui peut contribuer à nous fixer sur la valeur de ses différents portraits par les peintres; aussi on y rencontre des essais de transcription plastique de Jeanne Duval. Tout cela donne un excellent aspect en reproduction dans les travaux d'un Féli Gautier; Emile Bernard s'en est très heureusement inspiré pour la gamme générale d'une remarquable illustration des *Fleurs du Mal*. Les dessins de Théophile Gautier offrent cette curiosité d'expliquer quelque peu certains de ses goûts picturaux et pourquoi ce génial écrivain pouvait se trouver indulgent et même laudatif vis-à-vis de Gérôme et de Bouguereau.

Sans doute, ce très réel intérêt documentaire ne fera-t-il défaut à aucun des exposants vivants.

André Warnod s'est exclu de cette exposition, et c'est peut-être un tort, car, lui, il possède une façon preste et particulière d'interpréter, par le dessin, Montmartrois bohèmes et Montmartrois alertés.

GUSTAVE KAHN.

### MUSIQUE

Le Gendre de Monsieur Rouché. — OPÉRA-NATIONAL : *La Naissance de la Lyre*, conte antique de M. Théodore Reinach, musique de M. Albert Roussel; *Soir de Fête*, ballet d'après Léo Delibes.

J'ai dit que j'avais une petite histoire à raconter touchant notre Opéra-National et subventionné. La voici, quelque peu retar-

dée par la grippe. Elle pourrait s'intituler **le Gendre de Monsieur Rouché**. Dans mon compte rendu de *l'Arlequin*, j'avais écrit ceci :

*L'Arlequin* eût gagné à être monté avec la fantaisie décorative qui réussit si heureusement à notre Opéra pour *l'Heure espagnole* et que suggérait le texte du livret. Infidèle aux indications du dramaturge, M. Valdo Barbey y imposa le réalisme qui causa naguère un si fâcheux dommage à *Padmavati*. Au lieu de la salle du Trône humoriste prescrite, il brossa une lourde galerie Louis XIV du meilleur pompier. Les jardins de la fête nocturne dessinaient fort exactement un carrefour du Bois de Boulogne aux allées bien ratissées, avec un kiosque de musique militaire au milieu. Le tableau du navire semble être la photographie d'un paquebot Douvres-Calais ; l'auberge de Capri n'apparaît pas moins provenir du kodak d'un minutieux touriste. M. Valdo Barbey manque ostensiblement d'imagination et doit composer ses décors d'après des photographies. L'œuvre y perd regrettablement une ambiance de poésie fantasque qui eût été précieuse à son irréalité intrinsèque. Par contre, on doit féliciter M. Pierre Chéreau pour sa mise en scène excellente. M<sup>lle</sup> Marcelle Denya, qui, je crois, débutait, chanta d'une voix très pure et joua fort bien. M<sup>lle</sup> Lapeyrette poussa l'art de se grimer jusqu'au renoncement intrépide pour incarner merveilleusement « la vieille femme ». M. Huberty, enrhumé, détailla néanmoins avec adresse les peu intelligents palabres du vieux roi. M. Vanni-Marcoux tira du rôle assez ingrat d'Arlequin tout le parti qui se pouvait. En somme, malgré ses faiblesses, cet *Arlequin* n'en constitue pas moins, dans les velléités énigmatiques de notre Opéra-National, un énorme progrès sur *Nerto* et *le Jardin du Paradis*. Mais c'est à peine un compliment.

A la suite de ces appréciations, M. Rouché me supprima mon service de répétition générale, — sans d'ailleurs le remplacer par aucun autre. Je ne l'ai su que beaucoup plus tard, ayant reçu, en dehors de M. Rouché, deux fauteuils de balcon pour la première d'*Esther*. Ce n'est qu'en ne voyant rien arriver pour *la Naissance de la Lyre* que j'appris, en allant m'informer, que j'étais « biffé de la liste des répétitions générales ». Bien des personnes discernent malaisément une relation plausible de cause à effet entre le jugement très modéré et, dans l'ensemble, plutôt favorable, que j'ai reproduit ci dessus, et la mesure qui en fut la conséquence. C'est tout bonnement que *M. Valdo Barbey est le gendre de M. Rouché*. J'avais « attaqué le gendre du patron ». *Inde irae !* Nul n'ignore que M. Rouché n'est pas très intelli-

gent, mais vraiment je ne le croyais pas si bête. Son geste rageur et saugrenu ne fait que démontrer à quel degré il est un sot. Certes, j'avais bien lu, il n'y a guère, dans les journaux, que Mademoiselle Rouché avait épousé un Monsieur Valdo Barbey, mais j'avoue qu'il ne me vint pas une seconde à la pensée que cet événement privé dut influencer mon avis sur les décors de l'Opéra. Je confesse même avoir été quelque peu surpris en constatant que ces décors pouvaient être l'ouvrage du gendre de M. Rouché. N'existe-t-il pas un traité avec la Société des Auteurs, qui interdit au directeur et aux employés d'un théâtre d'y faire représenter des œuvres de leur cru ? Et cette interdiction prudente ne semblait-elle pas devoir naturellement autant que légitimement s'appliquer aux parents et alliés du directeur comme aux fournitures de l'entreprise. Imaginez qu'outre un gendre décorateur M. Rouché possède un gendre musicien, un gendre librettiste, un gendre chef d'orchestre, un gendre metteur en scène, un gendre chorégraphe, un gendre costumier, puis un gendre ténor, un gendre baryton et peut-être quelques brus cantatrices. Notre Académie nationale de Musique et de Danse en risquerait de devenir un fief de la famille Rouché que la critique serait tenue d'enguirlander de louanges sous peine de suppression de son service de presse. Ce dernier point, d'ailleurs, apparaît fort discutable, encore qu'actuellement à la mode. Si M. Rouché a évidemment le pouvoir d'arrondir la dot de sa fille en commandant des décors à son gendre, on peut se demander s'il a le droit de prendre une telle décision à l'égard de la critique indépendante, en imitant certains de ses confrères qui proclament : « Je suis chez moi ! » M. Rouché n'est pas chez lui, il est chez nous. L'Opéra est un théâtre subventionné par les deniers des contribuables. Les frais de la répétition générale, qui est une représentation gratuite, sont à priori prélevés sur la subvention de l'Etat. Il semble donc que les répétitions générales aient non moins à priori pour destination essentielle de permettre aux membres du Parlement qui ont voté la subvention d'en contrôler l'emploi, s'ils en ont envie, et à la critique indépendante de contrôler parallèlement l'activité artistique d'un établissement « national » bénéficiant d'une portion des écrasants impôts versés par la collectivité des citoyens français. Ce n'est pas tout à fait ce qui se passe, c'en est même fort loin, et le Ministre *ad hoc* serait assurément plu-

tôt interloqué, s'il se faisait communiquer la liste des invités aux répétitions générales avec, en face de chaque nom, le titre justifiant ces invitations. S'il plaît à M. Jacques Rouché de cultiver par là des relations influentes à l'Institut ou ailleurs et d'être agréable à ses amis et connaissances, alors qu'il soit « chez lui » et renonce à la subvention, — qui n'est pas si mince qu'elle ne le semblerait à première vue. Car, outre 800.000 francs espèces, elle comporte la jouissance d'un immeuble qui, ayant coûté plus de soixante millions, représente un loyer annuel de trois millions de francs or. Sans doute, ce monument est onéreux, mais il n'est pas moins rémunérateur, et il paraît incontestable, que, sans lui et son escalier, notre Opéra n'aurait point palpé quatorze millions et demi au cours du dernier exercice. A l'endroit du *Mercur de France*, au surplus, ces considérations sont d'ordre purement académique. Alfred Vallette est bien probablement l'unique directeur de revue qui n'ait *jamais* demandé une place à un directeur de théâtre. En principe, il n'est même pas partisan du service de presse et, tout en s'inclinant devant la coutume, il préférerait que chacun payât son billet. Le *Mercur* paiera donc le sien, non seulement sans amertume, mais volontiers. Quant à moi, depuis plus de vingt ans que j'y assiste, je suis assez blasé sur ces « solennités » pour que la privation m'en soit légère. J'y gagnerai, non certes mon indépendance suffisamment établie, que, si nigaud soit-il, M. Rouché ne se flatta tout de même point de séduire par l'octroi de deux fauteuils d'orchestre, mais la faculté de choisir mon jour et ma place. Toutefois je ne puis guère méconnaître que M. Rouché me voulut faire là une petite grossièreté personnelle, procédé qu'onques je n'eus l'habitude d'encaisser sans riposte. Car je connaissais un peu M. Rouché. Si j'en croyais même ce que me dit un jour un de ceux qui l'entourent, je n'aurais pas été absolument étranger à sa résolution de postuler à la fonction qu'il occupe. Puisqu'il a tiré le premier sur le terrain des personnalités, il ne saurait se plaindre que je l'y suive, en profitant de l'occasion que m'offre sa bouffonne impertinence pour parler un peu de lui en toute liberté, en même temps que de sa gestion de notre première scène lyrique.

Car, j'en dois faire l'aveu, je n'ai pas toujours dit toute la vérité en ce qui concerne M. Rouché. On avait mis en lui tant

d'espérances qu'on espérait encore alors qu'on désespérait. Il avait si bien commencé ! On suivit tout d'abord avec une sympathie sans mélange ses débuts au Théâtre des Arts. On admirait ce phénomène d'un gros négociant en parfumerie consacrant ses loisirs aux choses artistiques et y prodiguant sa galette. Le cas était trop rare pour qu'on ne s'en sentît enclin à toutes indulgences. Dans les limites où le confinaient les ressources d'un local restreint, il montrait du goût, un effort, sinon pour innover vraiment, du moins pour sortir de l'ornière où s'enlisait ailleurs, chez nous, la décoration théâtrale. Musicalement, il donnait *ma Mère l'Oye*, *le Festin de l'Araignée*, des fragments d'*Idoménée* et du *Couronnement de Poppée*. Un directeur ayant les moyens d'être désintéressé et semblant aimer l'art, n'était-ce point l'idéal pour notre Opéra aux abois ? Aussi ai-je entonné joyeusement le dithyrambe lors de sa nomination. Et, là pareillement, il commença fort bien. Les temps étaient difficiles, car cela se passait en décembre 1915. Il organisa des spectacles-concerts historiques intéressants et très heureusement présentés. Dès 1917, il monta *Adélaïde ou le Langage des Fleurs*, de M. Maurice Ravel et *Prométhée* de Gabriel Fauré. Enfin, en 1918, il réalisa, avec *Castor et Pollux*, un chef-d'œuvre de mise en scène sans précédent peut-être dans les annales de notre Opéra. Ce fut son apogée. L'année suivante, la situation redevenait insensiblement normale et le bureau des abonnements se rouvrit. C'est à partir de ce moment que tout se gâta peu à peu pour aller de mal en pis (et même en Piver). Au lieu de continuer sereinement à s'efforcer de faire œuvre d'art, M. Rouché eut l'idée singulière d'interroger les abonnés sur ce qu'il devait jouer pour leur complaire. Et, ceux-ci ayant désigné *Sylvia*, il en ressuscita la niaiserie dont un incendie tutélaire avait purgé le répertoire. Et désormais ce fut l'incohérence, réelle d'abord et plus tard apparente. Au lendemain des *Troyens*, voués au four, mais prétexte à décors à effet et d'ailleurs assez réussis, de *Daphnis et Chloé*, de *la Péri* et de *l'Heure espagnole*, on vit avec ahurissement M. Rouché afficher *Hérodias* qui, paroles et musique, est une ordure. Il paraît, au surplus, en avoir éprouvé quelque honte, en la glissant quasi subrepticement sans répétition générale, annoncée faussement comme « reprise », alors que cette immonde ineptie n'avait jamais été admise à l'Opéra.

Pedro Gailhard lui-même ne l'osa point, qui n'était pourtant pas dégoûté ! A qui ou quoi attribuer ce scandale ? Aux abonnés ? Ce n'est pas sûr. Il n'est pas très facile de démêler tous les obscurs motifs de l'insondable incohérence qui s'abattit alors sur notre malheureux Opéra. M. Rouché est complètement dénué de culture musicale. Je l'entendis un jour, parlant à ma personne, déclarer froidement que l'air d'Agathe, dans le *Freischütz*, « était une barbe », ce qui s'accorderait évidemment avec une admiration pour *Hérodiade*. Musicalement, en tout cas, ce directeur a besoin d'être dirigé. Qui donc le conseillait jadis et qui le conseilla depuis ? La panne d'*Artémis troublée* se rattachait ouvertement aux conjonctions intermittentes de notre Opéra et de M<sup>me</sup> Ida Rubinstein. Ayant servi M. Paray, des Concerts Lamoureux, M. Rouché ne pouvait négliger, l'an d'après, M. Pierné, des Concerts Colonne, et d'autant moins que l'argument de *Cydalise et le Chèvre-pied* était signé d'un de nos quarante Immortels. Et il semble que ce soit aux environs de cette époque que, ronronnant de s'admirer hissé du tabouret de parfumeur au cabinet de directeur de l'Opéra, transplanté brusquement dans un milieu qui n'était point le sien, frotté tant au Gotha qu'au Golgotha des abonnés accrus de nouveaux ventres dorés, et exposé aux sollicitations inhérentes à son office, M. Rouché se soit grisé jusqu'à une mégalomanie que favorisait, au surplus, ses dispositions naturelles. En effet, je ne sais si M. Jacques Rouché trouva la fortune en son berceau ou si elle lui parvint dans la corbeille d'un hymen parfumé, et, d'ailleurs, cela ne me regarde pas et m'est profondément indifférent. Mais le fait est qu'il a toutes les manières d'un parvenu. Son infatuation est burlesque. Il en sussure ; il en renifle. Il a toujours l'air de nicher des moineaux dans son chapeau ou d'avoir peur de s'enrhumer. Il traite ses subordonnés à la façon des gens qui n'ont pas toujours eu des domestiques, et sans le moindre doute est-il aussi souple que plat auprès de ceux dont il dépend ou de qui l'accointance lui est utile. Ruminant le *quo non ascendam*, il rêva du bicornes et de l'habit à palmes vertes. Songez donc : de la parfumerie à l'Institut ! Et cela nous valut, pour parler comme M. Rouché, « la barbe » de *la Fille de Roland*, fruit de M. Henri Rabaud, directeur du Conservatoire, qui est de l'Institut, et, dès l'adolescence, au dire de Gabriel Fauré, avait tout ce

qu'il faut pour en être ; l'insanité du *Jardin du Paradis* de M. Bruneau, qui n'en est pas moins, et l'invraisemblable néant de *Nerto* de M. Widor, qui y détient la charge — et l'influence — de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Cela nous valut, du reste, comme on verra, et nous vaudra bien d'autres choses. Et M. Rouché fut enfin de l'Institut, sans se douter un seul instant, dans sa suffisance comique, qu'il était la risée de ses nouveaux confrères enchantés de l'aubaine et lui faulant leurs ours. Serait-ce pour ce résultat que l'Etat paie, de notre poche, 800.000 francs de subvention à l'Opéra ? Depuis ses origines, cet établissement fut certes le théâtre de bien des tripotages. M. Jacques Rouché, gagnant très gros avec sa parfumerie, — ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisque c'est un métier où on vend couramment cinquante francs ce qui revient à quarante sous, — est dispensé par là de tripoter pour de l'argent, et n'en saurait être soupçonné. Mais, dans son inconscience, il n'a pas remarqué que détourner de son but artistique une subvention qui n'a pas d'autre excuse, pour l'employer à ses ambitions personnelles, encore que puériles, constitue un tripotage qui vaut l'autre et que voici trois années qu'il pratique. De sorte qu'il pourrait broder sur son chapeau : « C'est moi qui suis Jacquot, Rouché de ce tripot. » Depuis dix ans, il ne nous donna rien de Gluck ni de Weber. Il a « biffé » *Don Juan* du répertoire, comme moi des répétitions générales. Nous avons dû *Boris*, autant que *la Kolvanchtchina*, à la présence à Paris de M. Koussevitzky, et *la Flûte enchantée*, peut-être à M. Reynaldo Hahn, désireux de la massacrer. A l'égard de notre art national, il a laissé tomber *Adélaïde*, *Daphnis* et *l'Heure espagnole* avec un dédain si grossier que M. Ravel a porté, sans l'en même aviser, son dernier ouvrage à l'Opéra-Comique. Et, si *Padmavati* n'a pas pareillement tout à fait disparu de l'affiche, c'est sans doute uniquement à cause de la peinture de M. Valdo Barbey, gendre-décorateur. Mais M. Rouché est désormais de l'Institut. S'il dépensa des sommes importantes à doter de décors clinquants et ridicules la *Nerto* de M. Widor, Secrétaire perpétuel, il n'eut point le souci de renouveler la mise en scène et les décors pompiers qui caricaturisent les œuvres de Wagner, et il abandonna à ses concurrents de la Salle Favart l'honneur de nous rendre *Tristan*. Ce pendant, après *Hérodiade*, il « reprenait » à l'Opéra-Comique, qui n'avait

pu en conjurer les foudres, *Grisélidis* et *Esclarmonde*, qui sont ce que Jules Massenet confectionna de plus soporifique et de plus vide. Enfin, en janvier dernier, il « reprit » également, toujours à l'Opéra-Comique, *Miarka*, dont la musique insignifiante relève tout juste de l'oubli, mais de quoi le livret est de M. Jean Richepin, — de l'Institut, puisque de notre Académie française. Oui ou non : payons-nous 800.000 francs de subvention pour faire empocher des tantièmes aux confrères de M. Rouché ?

**La Naissance de la Lyre** est le dernier anneau — du moins jusqu'à présent — de cette chaîne académique. Il est clair que M. Rouché n'eût jamais eu la velléité baroque de demander un livret d'opéra au grave et savant M. Théodore Reinach, si celui-ci n'était membre de l'Institut. Non pas que ce livret soit plus mauvais qu'un autre. Au contraire, il vaudrait plutôt mieux que la plupart, en ce que dépourvu des idioties et pataquès qui en composent le traditionnel ornement. Assurément M. Reinach n'est point poète. Ses vers sont de la prose rimée, mais, dans leur pesanteur honnête, ils signifient pourtant quelque chose, ils ont un sens et, parfois même, avec un peu de légèreté, auraient pu être spirituels. Le malheur est qu'il ne s'ensuit qu'une anecdote assez peu palpitante, que par surcroît alourdissait l'alternance du chant et du parlé, et on n'est qu'à moitié surpris qu'elle n'ait que médiocrement inspiré le musicien, M. Albert Roussel, encore que son érudit collaborateur ait toléré qu'il conférât sept cordes à la lyre d'Hermès, tandis que la légende n'en concéda jamais que quatre à celle d'un Orphée notoirement postérieur. La révélation de cette soirée fut pour moi la nymphe Kylléné. M<sup>me</sup> Jeanne Delvair, qui l'incarnait, s'avança, sortant de sa grotte, et déclama d'emblée avec l'autorité et l'assurance infuses propres aux sociétaires de notre Comédie-Française. Il ne lui manquait qu'un éventail. J'avoue que ce n'est point ainsi que je me figurais les nymphes et je doute que le plus libidineux des satyres fût capable de pousser l'audace jusqu'à manquer de respect à M<sup>me</sup> Delvair. Par contre, M<sup>lle</sup> Dénya s'affirma de plus en plus, par sa voix pure, sa grâce et son jeu charmant, une précieuse acquisition pour notre première scène lyrique. Ici le travesti n'eût point trompé ledit satyre, qui n'aurait point tergiversé. Le léger accent toulousain (ou bordelais), que modulait M. Rambaud, prêtait une saveur piquante aux objurgations d'Apollon.

Les décors, d'une stylisation peut-être un peu austère et crue, s'avéraient incomparablement plus adéquats au milieu proposé que tout ce que brossa ailleurs M. Valdo Barbey. Alors que *Daphnis et Chloé*, par exemple, aurait pertinemment accompagné cette brève évocation d'un mythe antique, M. Rouché fit fabriquer à cette fin, baptisé **Soir de Fête**, un divertissement chorégraphique d'une bêtise à couper au couteau, au moyen d'extraits de *la Source*, le plus miteux ballet que Delibes ait commis, et il nous présenta cette cornichonnade entre les trois kiosques de musique militaire de quoi M. Valdo Barbey avait agrémenté *l'Arlequin*. Delibes, Massenet, l'Institut, tels sont les goûts — et les obligations inexorables — du directeur de notre Opéra-National, subventionné pour l'entretien d'un foyer de culture. Et, là dessus, encore un petit incident. Donc, pour entendre et voir *la Naisance de la Lyre*, j'acquis, au guichet de location, un fauteuil de balcon pour la somme de 40 fr. 75. Le soir de la représentation, j'appris de la bouche de l'ouvreuse que la taxe était comprise dans ce prix. Etant titulaire de la carte rouge qui m'en exonère, je réclamai, par lettre recommandée à l'Administrateur du Théâtre de l'Opéra, le remboursement de la taxe ainsi indue-ment perçue. Je reçus, de M. Rouché en personne, une réponse rédigée en un français certes de parfumeur plutôt que de Membre de l'Institut, où il s'exprimait en ces termes :

Ce n'est pas mon Administration, c'est celle de l'Assistance Publique qui perçoit et conserve la taxe : l'exemption dépend d'elle, elle n'admettrait certainement pas qu'elle (*sic*) soit (*resic*) distraite du prix d'un billet par nos Buralistes.

Au début de la taxe, on la payait à part à des buralistes spéciales installées dans les couloirs. Il est indiscutable que le nouvel arrangement est plus commode pour tout le monde. Mais on n'aperçoit guère pour quelles raisons il ne réserverait point les droits de la carte rouge et pourquoi, sur la présentation de cette carte au bureau de location, un critique ne pourrait obtenir un billet sans taxe pour accomplir son devoir professionnel. Je pose la question à qui de droit. Mais M. Rouché ajoutait :

D'ailleurs, étant muni (*sic*) de la carte rouge, en qualité de critique théâtral, vous avez vos entrées à l'Opéra et je ne m'explique pas pour quel motif, plutôt que d'user de cette faculté, vous avez préféré faire la dépense d'un fauteuil.

Décidément ce parfumeur est à mettre en flacon avec une étiquette dessinée par M. Valdo Barbey. Il y a bien longtemps que j'ai mes entrées à l'Opéra. Je n'en ai jamais usé que quatre fois et par devoir strictement professionnel. Une seule, en 1913, je fus « muni », comme dit M. Rouché, d'un siège convenable. Deux autres fois, je subis la torture d'un strapontin « démuni » de dossier, d'où j'avais la consolation de contempler des employés et employées de la maison se prélasser dans des fauteuils. La quatrième, je dus rester debout toute la soirée. Il y aurait évidemment des chances pour que l'une ou l'autre de ces épreuves m'attendît à la première ou seconde représentation d'un ouvrage nouveau que, pour en rendre compte honnêtement, il me faut écouter avec une attention exigeant quelque confortable. M. Rouché, qui est aussi « démuni » de culture musicale que ses strapontins de dossier et qui dirige l'Opéra par dessous la jambe en même temps que sa parfumerie, la vente des produits de ses vignobles et, paraît-il, d'autres affaires, « ne s'explique pas » qu'un tel scrupule vaille « la dépense d'un fauteuil ». Et, comme il est accoutumé à docilement poirotter dans les antichambres ministérielles et à peloter humblement les Membres de l'Institut pour un autre genre de « fauteuil », M. Rouché, qui juge autrui d'après soi-même, estimerait tout naturel que j'acceptasse de lui un éventuel strapontin en échange du service de répétition générale qu'il m'ôta parce que j'ai imprimé la vérité sur son gendre. Quand je vous disais qu'il est à mettre en flacon. De quelque stupéfaction qu'en soit rempli M. Rouché, le *Mercur*e paiera son fauteuil, même avec taxe, si on persiste à la lui imposer illégalement, et son représentant continuera à imprimer consciencieusement la vérité. M. Rouché n'en était pas fâché jadis, lorsque je lui faisais des compliments qu'il méritait, et qu'il me « remerciait de mes chroniques toujours si personnelles » en m'adressant ses « excellents souvenirs ». Mais, comme tous les vaniteux, c'est-à-dire les imbéciles, M. Rouché n'aime la vérité que quand elle lui est agréable. Il faudra bien pourtant qu'il se résigne à l'entendre dans les deux cas, car, si abasourdi qu'en puisse être M. Rouché, je ne lui ménagerai pas plus qu'auparavant les éloges dont il sera digne que je ne lui épargnerai, sans précaution ni fard, les critiques qui lui seront dues. J'écris pour mes lecteurs du *Mercur*e, qui sont gens cultivés et auxquels je dois la

vérité par simple probité professionnelle, et non pas pour M. Rouché de qui je me contrefiche incommensurablement. Je n'ai ni livret ni partition en portefeuille à lui offrir et, en aurais-je, que ce serait exactement pareil. Et c'est encore quelque chose que « ne s'expliquera » jamais M. Rouché. Le directeur de notre Opéra « national » est un fonctionnaire que nous ne payons pas plus pour arroser la plate bande des Membres de l'Institut afin d'en faire partie sans aucun titre et à la risée unanime, que pour commander des décors lucratifs à son gendre. En le subventionnant, nous prétendons de cet établissement dispendieux qu'il soit un instrument de culture et de prestige artistique pour notre capitale, et non pas, ainsi qu'il en est, un sujet d'humiliation pour nous aux yeux des étrangers qui nous visitent. Et cela ne lui serait pas difficile puisque, quoi qu'on y joue, bon, mauvais ou pire, il advient rarement, et surtout en été, que les recettes n'y atteignent ou frisent le maximum. Alors pourquoi n'y point jouer que du bon? Et d'autant plus qu'avec MM. Rabaud, Bruneau, Widor et Richepin les foudres irrécusables y sont la part de l'Institut. Au surplus, à la réflexion, pourquoi subventionnerions-nous encore notre Opéra? Il encaissa quatorze millions et demi l'année dernière. Avec l'appoint autorisé du cinéma, il en fera peut-être dix-huit durant le présent exercice. C'est largement de quoi, et sans la moindre subvention, verser annuellement un loyer d'un million en bouclant son bilan par un bénéfice appréciable. M. Rouché y acquerrait la liberté de perpétrer tranquillement ses petites manigances avec son gendre et l'Institut. Et, si la combinaison lui déplaisait, elle trouverait très sûrement des amateurs. Il y aurait là, pour l'Etat, une économie et un gain que, dans les temps que nous traversons, il est évidemment un devoir de signaler à nos Ministres du Trésor et du Budget désargentés.

JEAN MARNOLD.

#### MUSÉES ET COLLECTIONS

Une décoration de M. Maurice Denis au Petit-Palais. — Une tapisserie française du xv<sup>e</sup> siècle retrouvée. — Le nouveau musée de Saint-Pierre de Rome. — Mémento bibliographique. — Erratum.

On a mis dernièrement en place au **Petit-Palais**, à la voûte de la coupole qui surmonte le vestibule des salles Dutuit, la décoration qui avait été commandée à M. Maurice Denis et dont on